

auquel elle appartient, qui n'est pas lui-même un des plus grands systèmes du ciel ! Hier encore pour l'Européen l'Extrême-Orient n'entraît pas dans la philosophie de l'histoire. Il n'a pas de place dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Le génie de Voltaire devina la Chine ; mais il ne la connut point ; c'était pour nous au XVIII^e siècle une contrée inaccessible. Ernest Renan, d'un esprit pourtant si vaste et si curieux, s'en inquiéta peu. Personne dans ma jeunesse ne m'a averti de la grandeur et de la beauté des antiques civilisations orientales. La Chine ne nous était guère connue que par ses porcelaines dont on ignorait l'âge et le Japon par ses estampes que nous admirions sans discernement. La génération européenne à laquelle appartient M. Paul-Louis Couchoud a pu la première parcourir, étudier, méditer à loisir la Chine ouverte et le Japon transformé, vainqueur de la Russie, rival des Etats-Unis, entré dans le concert mondial et s'y rendant redoutable par sa flotte, son armée et sa diplomatie.

M. Couchoud, dès qu'il vit le Japon, l'aima, non pour son adresse et sa promptitude étonnante à prendre aux Européens des armes afin de les combattre, mais pour son goût fin de la beauté, sa politesse, son art exquis de vivre et un sentiment de la nature d'une pénétration sans égale. N'eût été sa curiosité universelle et le besoin de tout voir, de tout embrasser qui le dévore, il eût, comme Lafcadio Hearn, embrassé, la vie japonaise et célébré pour le reste de ses jours, avec ce peuple ami du paysage, les fêtes de la première neige et des cerisiers en fleur.

III

Son livre commence par un article intitulé *Atmosphère japonaise* sur le sentiment de la nature au Japon et la place donnée à l'art dans ce pays où tout le monde est poète, dessinateur et musicien. On y peint et l'on y écrit avec le même pinceau, nous dit M. Couchoud, et la poésie n'y est pas savante. L'art est pour tous. La bûcheronne qui porte sur la tête un petit fagot y met quelques feuilles rouges. C'est le pays du dessin. D'un coup de pinceau on y fait vivre un animal. Ce qu'accomplit en Italie l'unique Pisanello s'accomplit constamment au Japon depuis des siècles. Notre auteur attribue cette habileté à peindre les animaux sauvages au sentiment de sympathie pour tout être animé qui est naturel aux Asiatiques. Les Japonais ne se croient pas d'une autre essence que les bêtes. Que cela me les rend aimables ! Ils n'ont pas rompu le lien qui lie l'homme à la nature entière ; ils sont en communion avec la vie universelle, avec la bête et la plante ; ils ne se sont pas échappés par orgueil dans les vides espaces de la métaphysique.